**Zeitschrift:** Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

**Herausgeber:** Alliance nationale de sociétés féminines suisses

**Band:** 32 (1944)

**Heft:** 669

**Nachruf:** Maria Philippi (Zurich)

**Autor:** J.Gb.

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

car elle était, professionnellement autant que par intérêt propre, remarquablement au courant de ce qui se passait dans les milieux féministes des deux continents. Mais sa vue faiblissant avec l'âge, elle dut restreindre cette activité; et puis... ce furent les drames raciaux de l'hitlérisme, qui l'atteignirent, avec les siens, quand bien même la catégorie dans laquelle on l'avait fait rentrer, elle et son mari — son fils unique s'était expatrié dès la première heure —, « catholiques non aryens » aurait dû, semble-t-il, la mettre à l'abri des difficultés et des persécutions. Ce sont ces dernières années tragiques que plusieurs d'entre nous, féministes suisses, ont vécues en souci constant pour elle, espérant toujours que le voyage tant désiré pour rêjoindre son fils par delà les mers serait possible. Puis son mari fut terrassé par une attaque, et seule dans sa ville natale, malade, pauvre, presque aveugle, elle fut recueillie par une Société d'entr'aide qui l'hébergea quelque temps, et par laquelle nous apprîmes qu'elle avait été déportée dans une de ces villes du Danube au triste renom, où malgré tous nos efforts, il nous fut impossible d'obtenir de ses nouvelles. Une carte postale l'autre jour est venue, après plusieurs années de silence et sans aucun détail, nous apprendre sa fin, avec prière de la communiquer à ses amies de Suisse. Et l'on reste le cœur serré devant toutes ces souffrances. La vieillesse, la maladie, la solitude, l'oubli, ils sont, nous le savons, dans l'ordre des choses qu'il faut nous accoutumer à regarder en face. Mais, pour Dieu, que ne viennent pas s'y adjoindre la cruauté des hommes...

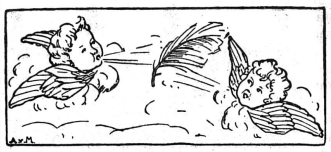
Heureusement, pensons-nous, des témoignages de cette cruauté comme nous en avons rencontrés de trop fréquents exemples au cours de ces dernières années, on peut espérer que le monde nouveau qui naît dans le sang et les larmes, tendra à les bannir pour toujours...

E. Gd.

### Maria Philippi (Zurich)

La grande cantatrice d'oratorio, dont tous ceux qui l'ont entendue n'oublieront jamais la voix grave et chaude, était membre fondateur du Lycéum de Suisse, auquel elle fut fidèle malgré les occupations absorbantes d'une double carrière de soliste et de professeur. A Bâle, d'abord, mais à Zurich surtout, elle manifesta fréquemment son intérêt et sa sympathie pour ce Club féminin, et à ce titre, spécialement, sa mémoire devait être rappelée ici.

M. F.



## DE-CI, DE-LA

***L'enseignement ménager pour les garçons.***

Il n'y a pas longtemps de cela, lorsqu'on osait timidement parler d'enseigner aux garçons des éléments de cuisine et de tenue du ménage, on se moquait de vous, quand on ne vous disait pas des choses désagréables. Quoi ! les garçons, les futurs citoyens, faire du travail de filles? Vous n'y pensez pas!

Mais si, on y pensait, et on y pense encore, ici et là, en Angleterre, chez nous dans quelques sections de la Société d'Utilité publique des Femmes suisses, où un commencement d'enseignement ménager a été donné à des écoliers, et l'on n'a pas trouvé cela si mal, ni surtout inutile. Dans le bouleversement que nous vivons et qui nous tiendra compagnie pendant quelques années encore, il n'est pas mauvais que chacun, aussi bien que chacune, sache se débrouiller à chaque heure de la vie quotidienne. Que de difficultés familiales, que de soucis ménagers seraient évités si le mari, le fils pouvaient, le cas échéant, non pas dans la règle, suppléer l'épouse absente, la mère malade! Bien des garçons, grâce au scoutisme, ont mis la main à la pâte. On voudrait que, rentrés au logis, ils n'oublient pas ce qu'ils ont appris au camp.

L'idée de l'enseignement ménager donné aux garçons avance lentement. Elle a mûri, je vous le donne en mille, dans le Haut-Simmenthal; à St-Stephan, la Municipalité a décidé l'organisation de cours de cuisine pour les écoliers de la classe supérieure; une maîtresse ménagère sera chargée de cet enseignement.

S. F.

***Un doctorat ès lettres.***

Mme Marianne Mercier-Campiche, qui a soutenu, avant les vacances, sa thèse sur *le Théâtre de Lausanne de 1871 à 1912*, pour l'obtention du titre de docteur ès lettres de l'Université de Lausanne, donne à ses sœurs un bel exemple de travail, de vaillance et de volonté, car cette thèse s'est poursuivie avec les intermèdes que représentent le mariage, les maternités, les maladies des enfants. Cette thèse, poursuivie avec une passion grandissante pour l'histoire du théâtre de Lausanne, édifié en 1871, a nécessité un travail ardu, car il a fallu en quelque sorte recréer les archives du théâtre et découvrir ce qui en existait, après de longues recherches, dans un local poussiéreux sous la fosse de l'orchestre, où il fallait la taille menue de Mme Mercier pour oser se glisser.

La soutenance de cette dissertation avait réuni, au Palais de Rumine, un public nombreux qui a été fort intéressé par l'exposé de la candidate, par les commentaires de M. Bray, — lequel a relevé que Mme Campiche a fini par prendre un tel goût pour le théâtre qu'elle a été pendant plusieurs saisons le critique dramatique du journal *La Revue*. Un des propos de Mme Campiche était de suivre l'évolution du goût du public lausannois, et elle a dû constater à son grand regret, et au regret du directeur de la thèse, que ce goût n'a pas changé, bien que fortement influencé par le cinéma. Le public va au théâtre pour rire ou pour pleurer. Et c'est tout.

S. B.

*Certes tous mes crayons sont bons*
*Mais Caran d'Ache a le pompon.*
*Il évite toute rature*
*Il embellit mon écriture.*

## Abstentionnisme ?

**Les hommes qui le pourraient ne votent pas!**
**Et les femmes qui le voudraient ne le peuvent pas!**

Tel qu'il nous vient sous la plume, ce « slogan » nous paraît résumer clairement la situation absurde dans laquelle s'embourbe notre régime électoral actuel. Mais ce qui nous frappe surtout, c'est, nous l'avouons, l'ignorance complète du facteur « électorat féminin » que manifestent tous ceux que préoccupe l'éloignement des urnes de leurs concitoyens. Pas un mot à cet égard dans la polémique somme toute instructive qu'a fait naître un article sur ce sujet de M. Pierre Béguin dans le *Journal de Genève*, et qui révélait que, d'après le Bureau cantonal statistique de Zurich, c'était en 1914 déjà le 60 % des électeurs qui ne participaient pas au scrutin — polémique qui a provoqué des ripostes de la part des milieux syndicalistes, accusés de voter insuffisamment: pas davantage du côté bourgeois que du côté ouvrier, l'on n'a même songé à se demander ce qui se passerait si les femmes votaient?...

Ce qui se passerait, ce serait sans doute, comme en font foi les expériences de Genève dans les domaines où les femmes sont électrices (électorat ecclésiastique et tribunaux de prud'hommes) un accroissement considérable du nombre des votants au début, puis une stabilisation sur une moyenne généralement supérieure à la moyenne masculine seule. Sans doute, disons-nous, car nous ne sommes pas prophète, et d'autres éléments actuellement imprévisibles peuvent entrer en ligne. Il serait intéressant aussi de tenir compte de ce qui s'est passé à l'étranger, dans les nombreux pays où les femmes votent depuis vingt, vingt-cinq, trente ou quarante ans et même davantage...

Le problème vaudrait donc d'être étudié. Mais, une fois encore, quel bandeau obnubile-t-il donc les yeux de ces messieurs pour qu'aucun n'ait même l'idée d'en soulever un coin? et est-ce signe que, puisque on ne le mentionne jamais quand on parle politique électorale, le vote des femmes est encore terriblement loin de nous?...

J. Gb.

HOTEL COMTE
VEVEY - LA TOUR
Confort - Belle situation - Jardin

## Deux innovations de la Croix-Rouge allemande [1]

Les nécessités de la guerre ont conduit à une condensation sensible du programme de l'enseignement théorique donné aux infirmières en Allemagne dans certaines écoles spécialement désignées.

L'enseignement actuellement en vigueur est réparti sur deux ans (au lieu de trois):

1) Formation d'infirmière-auxiliaire de la Croix-Rouge, constituant simultanément l'enseignement théorique de base des infirmières de la Croix-Rouge. 3 mois
2) Période d'enseignement pratique à l'hôpital 12 mois
3) Enseignement théorique et pratique suivi d'un examen. 3 mois
4) Réconnaissance officielle de l'infirmière après une période de travail supplémentaire de 6 mois

Le programme de l'enseignement théorique, malgré la réduction de sa durée, est resté intact et a été réparti sur les deux années d'étude. Les expériences faites avec ce nouveau système semblent satisfaisantes, malgré le surcroît de travail qu'il implique pour les élèves. Les frais sont à la charge de la Croix-Rouge allemande.

D'autre part, les aides-infirmières de la Croix-Rouge allemande qui ont accompli au minimum une année de travail pratique dans un lazaret de l'armée ou dans un hôpital civil, sont autorisées à se présenter à l'examen d'Etat pour infirmières, moyennant trois mois préalables de formation théorique et pratique dans une école officiellement reconnue. Ayant passé avec succès cet examen et accompli une nouvelle année de travail pratique, elles ont droit au titre d'infirmière professionnelle.

L'école de Brême a été la première à introduire cet enseignement accéléré dès janvier 1941. Alors qu'au début, seules les aides-infirmières suivaient ces cours, des assistantes dont certaines avaient déjà travaillé plus d'une année au front ne tardèrent pas à s'inscrire à leur tour. Afin de décharger les médecins-professeurs de l'école, deux femmes-médecins rattachées à la Croix-Rouge donnèrent à ce nouveau groupe d'élèves les cours d'anatomie, de physiologie, de droit, de biologie raciale et héréditaire ainsi que des cours de soins aux nourrissons et aux femmes en couches.

La formation des « sœurs-éclairs », comme elles se sont surnommées elles-mêmes, par ces cours accélérés, semble avoir donné toute satisfaction. Conscientes du fait que, malgré toute leur bonne volonté, elles ne parviendraient jamais à un rendement complet, les assistantes-infirmières préférèrent consacrer trois mois à l'étude intensive

[1] D'après le *Bulletin d'Information des Infirmières de la Croix-Rouge*, publication de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, Nos 1 et 3, Genève.

## Les enfants des hommes

Nous sommes entrés dans le jardin, les garçons faisaient leurs devoirs. Rolf et Kurt parlaient dans leur langue. Leur voix muait, mais leurs cheveux, sur le cou, étaient comme la laine d'un jeune animal.

Le petit Alexandre Sabljak s'est levé et il est venu vers nous. Il nous demandait si nous voulions voir la directrice. Puis il nous a conduit au vestibule. Quelqu'un faisait de la musique. A mesure que nous approchions, nous l'entendions plus distinctement. C'était une sonate de Beethoven.

La porte du réfectoire était ouverte. Nathan Kemptchinski était au piano. Il ne nous entendit pas venir. Un jour, il s'est endormi sur le clavier, la figure dans ses bras, souillée de larmes. Il est arrivé seul de France, il y a un an.

On entendit une porte claquer dans la maison, et Manganel dégringola l'escalier à grand fracas: Il passa comme sans nous voir. On venait de vider sur le plancher son armoire en désordre et il avait ramassé ses affaires en serrant les dents.

— David! appela le petit Sabljak.

Il courut s'accrocher à ses épaules, lui dit à voix basse quelques mots et ils sortirent ensemble.

Nicolas Brawarny, Berson et Bartoldi décoraient le réfectoire pour le sabbat. Ils dessinaient des mots hébreux avec des feuilles de buis. Bartoldi nous regardait de ses yeux tranquilles, et je voyais toujours derrière les yeux de Bartoldi exilé les petites photos rangées en éventail au-dessus de sa paillasse. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la cellule d'un prisonnier.

David Manganel aussi a une photo de sa mère. Quand la journée a été dure, il la tient dans sa main pour s'endormir. Le matin, il secoue les draps pour faire son lit, et on la ramasse toute froissée. Il la met dans son dictionnaire.

Poliak, Franchietto, Mari, Rubinstein revenaient de la ville. Ils y apprennent la menuiserie et la grosse mécanique. Bientôt les garçons pourront choisir aussi la mécanique de précision. Tout n'est pas encore arrangé. Non, ils ne font pas toujours ce qu'ils veulent.

Poliak aime surtout à peindre les fleurs. Franchietto remplit la maison de planches mal ajustées, et les Français couvrent les murs d'images de Paris. Mais Poliak fait abondamment cadeau de ses aquarelles dans tous les dortoirs.

A la salle d'étude, nous avons retrouvé le petit Sabljak à genoux devant la fenêtre. Il vernissait en rouge la coque d'un bateau qu'il avait fait. Il avait le visage grave.

— Comme cela, disait David Manganel d'une voix douce.

Une grande carte était clouée au mur. Bartoldi, Nicovitch, Bernstein avaient fait de petits drapeaux avec du papier de couleur et de la colle. Ils les épinglaient sur la ligne des batailles. Allemands, Français, Italiens, Russes, Polonais, Yougoslaves, oui. Mais aussi compagnons de la même chaîne et du même courage. Un soir, au réfectoire, après le dîner, le directeur est entré et il a dit: « J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Le père de Kurt est vivant ». Tous les garçons se sont levés dans un grand silence. Kurt était pâle comme un mort. Il cherchait à se rappeler les traits de son père. Rolf s'est avancé vers lui, la main tendue, et il a dit en français: « Nous sommes tous contents pour toi ».

Ce fut le signal. Les garçons se précipitèrent vers Kurt en hurlant, ils lui donnaient de grands coups aux épaules. Natan Kemptchinski et Nicolas l'ont pris par le cou et ils l'ont embrassé.

— Encore un, pensait David avec ferveur, les larmes aux yeux.

Les adolescents comblés rêvent d'aventure. Eux, ils songent à se rejoindre. Partir, oui. Mais partir de sa maison. Partir de sa mère. S'en aller chaque matin à la conquête du monde, mais retrouver le soir une épaule de femme pour vous consoler.

La porte de la classe glissa sans bruit. Les élèves tournaient le dos. Une voix cherchait ses mots, avec l'accent de son pays.

On voyait leurs nuques penchées, émouvantes de jeunesse. Je les regardais, je pensais à leur mère. Leur malheur vient d'avoir connu trop tôt qu'on tient la vie dans le creux de la main. Je pensais au matin de leur naissance. La première dent. Leurs premiers souliers de cuir. Leur premier livre de lecture... Enfants des hommes. Frères de mon fils. Vous êtes venus vers mon pays comme dans la nuit on cherche la lumière. Vous vous êtes mis en chemin de toute votre âme. Vous m'apportez votre corps à nourrir et à vêtir. Votre cœur vidé de sa foi. Votre avenir sans espérance. Que vous donnerais-je, moi?

Alice Curchod.

## Quelques livres lus cet été

Sylvain Roche: *La guerre des captives*. Réalisé par Sève, Lyon.

Parmi les victimes de cette guerre, il en est dont nous, les préservés en pays neutre, ne pouvions que soupçonner les angoisses et les luttes, et nous ne croyons pas non plus que beaucoup de personnes, en Suisse, se doutent de l'existence chez nos proches voisins, les Français, des Associations de femmes de prisonniers groupées en une Fédération qui compte jusqu'à 80.000 adhérentes.

C'est d'après la documentation rassemblée par les dirigeantes de cette vaste Fédération d'entr'aide que l'auteur du roman dont il s'agit a établi le plan de son livre, imaginé ses personnages et leur vie, écrit en un mot le fervent appel à tous pour une meilleure compréhension des douloureuses isolées, de celles qui attendent. Mais il visait en même temps un autre but: révéler aux femmes qui l'ignoreraient encore ce que peut l'amitié agissante, les attirer dans un groupement où l'on se soutient réciproquement jusqu'à en oublier parfois sa propre peine.